

LITTÉRATURE Salim Bachi : « Moi, Mohamed Merah »

29 mars 2012

L'écrivain algérien Salim Bachi vient de publier « Moi, Khaled Kelkal », où il se glisse dans la tête du célèbre terroriste mort en 1995. A l'initiative du Monde des livres, il réitère l'expérience et se met dans la tête du tueur au scooter de Toulouse décédé le 22 mars. Troublant. « Vous ne m'aurez pas vivant, je suis déjà mort ». C'est par cette phrase lourde de sens que Salim Bachi débute son expérience littéraire. A l'invitation du Monde des Livres, l'écrivain algérien, auteur de Tuez les tous, du Silence de Mahomet et du récent Moi Khaled Kelkal, se met dans la tête de Mohamed Merah, le tueur au scooter de Toulouse. Dans son dernier ouvrage, Salim Bachi entre dans la cervelle détraquée du terroriste qui avait semé la panique dans les années 90 en France, Khaled Kelkal. Comment un petit voyou de Vaulx-en-Velin devient-il ennemi public n°1 ? Comment se laisse-t-on convaincre de semer des bonbonnes de gaz pleines de clous avec la régularité d'un distributeur de tracts contre la réforme des retraites ? Comment peut-on crever, à 24 ans, troué par onze balles sous le regard de millions de Français devant leur JT ? Autant de questions auxquelles l'écrivain algérien a tenté de répondre.

Mohamed Merah-Khaled Kelkal, trajectoire similiaire, pour même mort. Parce que les deux personnages sont habités de la même haine, la même violence, parce qu'ils ont été tous les deux terroristes et tueurs de sang froid, parce que personne ne saura jamais, faute de procès, ce qu'ils pensaient réellement et pourquoi ils ont agi, Bachi l'a imaginé. Un vrai monologue d'outre-tombe. Pour le Monde des Livres, il rédige un récit vif, poignant, troublant... L'auteur se prend vraiment au jeu. Et le lecteur a la sensation de lire les dernières heures d'un homme traqué. Un homme qui se remémore sa vie comme si la lumière blanche annonçant sa dernière heure l'éblouit. « J'ai trafiqué des scooters volés dans les quartiers huppés de Toulouse, près du Capitole (...) J'ai eu le temps de gamberger dans mon garage où je retapais mes bagnoles cabossées comme mon âme » écrit Salim Bachi. Car l'écrivain tente d'expliquer l'inexplicable, de comprendre quels troubles ont amené Mohamed Merah à tuer de sang froid sept personnes.

« Putain, j'ai 24 ans et je vais finir comme Kelkal »

« J'avais envie de tout faire péter comme un gosse un peu mauvais, un sale gosse, pour sûr. Donnez moi vos avions et je vous donnerai mon scooter. Donnez moi vos bombes et je vous donnerai le pistolet avec lequel j'ai tué ces gamins pour venger d'autres gamins tués par des paras israéliens ou français. J'ai rendu le mal pour le mal et je ne regrette rien non je ne regrette rien... » Le contentement, la satisfaction voire l'arrogance de Merah éclatent au grand jour. Car le tueur au scooter avait prévu de frapper encore et encore. Il n'avait pas de remord. Une véritable machine prête à tuer. « Colère ? Je ne ressens rien, j'en aurais tué plus si j'avais pu (...) Putain, j'ai 24 ans et je vais finir comme Kelkal fait comme un rat dans un village ».

Bien sûr tout est fictif. Mais sous la plume de Bachi, cela semble tellement réel, vrai. De l'enfance de Mohamed Merah à ses débuts en tant que petite frappe, de sa conversation avec les forces du RAID à sa mort en direct devant les chaînes de télévision, le lecteur est pris par ce bref récit de vie. Salim Bachi ne justifie pas les actes de Mohamed Merah. Il cherche seulement à comprendre. Car personne ne saura...

«Le cas de Mohamed Merah ressemble terriblement à celui de Khaled Kelkal»

Créé le 26-03-2012 Par BibliObs

ENTRETIEN. L'écrivain algérien Salim Bachi vient de publier «Moi, Khaled Kelkal», où il se glisse dans la tête du célèbre terroriste mort en 1995: il a répondu à nos questions sur la sinistre affaire Merah.

Né en 1971 à Mostaganem (Algérie), vivant dans la région lyonnaise à partir de 1973, KHALED KELKAL a été l'ennemi public n°1 pendant l'été 1995: ce jeune terroriste était responsable de plusieurs attentats, dont un contre une école juive de Villeurbanne et, surtout, de celui du RER Saint-Michel, le 25 juillet 1995 (8 morts et 200 blessés). Les parachutistes de l'EPIGN l'ont localisé, interpellé et tué le 29 septembre suivant. Il avait 24 ans.

BibliObs Pour écrire «Moi, Khaled Kelkal» (Grasset), vous vous êtes glissé dans le cerveau détraqué du jeune terroriste responsable de l'attentat du RER Saint-Michel, en 1995. Qu'a-t-il pu se passer dans la tête de Mohamed Merah?

Salim Bachi Je crois qu'il a pété les plombs. Son cas ressemble beaucoup à celui de Khaled Kelkal: un jeune garçon de banlieue qui connaît des problèmes de délinquance, et chez qui la prison me semble avoir joué le rôle de déclencheur ultime de violences incontrôlables. Des garçons de ce genre sont des proies faciles pour les gens qui veulent les utiliser. Ils n'ont aucune attache identitaire, ils sont ballottés entre France et Algérie. Ils ont l'impression d'être rejetés partout, le sentiment qu'ils n'arrivent à rien.

Du coup, c'est très simple de prendre un jeune comme ça, de lui dire qu'il a raison et que l'islam est la réponse à son problème. Leur islamisation n'est alors pas forcément très solide: ils se bricolent un islam assez différent du salafisme tel qu'on l'imagine. Ils se servent de l'islam pour asseoir leur révolte et la légitimer. Tous deux ont d'ailleurs fini exactement de la même manière: abattus par les forces de l'ordre, avec un traitement médiatique très comparable. Merah avait 23 ans, et Kelkal 24.

Diriez-vous, comme Boualem Sansal par exemple, que la «matrice de l'islamisme» est le monde musulman? Et si oui, pourquoi ce monde musulman ne parvient-il pas à délégitimer la parole fondamentaliste, comme ont à peu près réussi à le faire les chrétiens et les juifs?

C'est une question que je me suis posée en écrivant «le Silence de Mahomet». Pourquoi est-il l'étendard de tous les combats extrémistes dans le monde arabe? Les gens qui s'en réclament ne connaissent pas les textes essentiels, ni leurs commentateurs. Et ceux qui les connaissent ne cherchent pas du tout à lancer un débat sur ce sujet. Comme s'il y avait des gens qui ne souhaitaient pas ce débat. Enfin, il ne faut pas oublier que le monde musulman est très éclaté; il n'a pas du tout de structure comparable à l'Eglise catholique, par exemple.

Avant «Moi, Khaled Kelkal», vous aviez écrit «Tuez-les tous», où il était question d'un terroriste du 11-Septembre: quelle évolution du terrorisme islamiste Merah incarne-t-il à vos yeux?

Le problème, c'est que tout le monde peut s'approprier ce terrorisme-là. Le norvégien Anders Breivik, même si c'était en invoquant une autre idéologie, a opéré sur le même mode en août dernier. Dans des cas comme ceux-là, on a affaire à des jeunes gens complètement largués, asociaux: ils veulent se venger d'une société qu'ils estiment agressive à leur égard – sur un mode fantasmatique. En ce sens, Merah est assez différent des kamikazes du 11-Septembre. Kelkal était peut-être davantage annonciateur de ce terrorisme-là que du 11-Septembre.

Il reste que ce garçon était français. Est-il aussi l'expression d'un problème français?

L'étonnant, c'est que 17 ans après l'affaire Kelkal, la même chose ou presque se reproduit. C'est donc que l'on n'a pas trouvé le moyen de l'empêcher. Et c'est, au moins en partie, parce que l'on n'a apporté que des réponses sécuritaires au problème posé par certains jeunes gens de banlieues pauvres. C'est absurde. Car ce n'est pas en leur envoyant la BAC qu'on résout ce genre de problème. Convoquer un garçon devant des juges à chaque petit larcin n'est sans doute pas la meilleure méthode pour l'insérer. On leur demande de se débrouiller avec 20% de chômage. Beaucoup vont vers la délinquance, et une minorité vers le fanatisme. Et ça risque d'empirer, ne serait-ce qu'avec la crise économique. Si ça donne 17 ans plus tard un parcours similaire à celui de Khaled Kelkal, c'est bien que la réponse faite à la banlieue n'est pas satisfaisante.

Certaines réactions vous ont-elles choqué?

Pas vraiment. C'est un drame terrible, je comprends qu'il y ait des réactions à chaud, même quand elles sont un peu extrêmes. Ce qui me gêne beaucoup plus, ce sont les réactions extrêmes sur des choses qui ne le sont pas. J'ai été bien plus choqué par les débats sur le hallal ou sur la double nationalité que par les réactions sur la tuerie de Toulouse. Ce sont des sujets qui n'aident pas à voir clair.

Merah n'est pas un héros de roman

Obscénité littéraire au Monde

Publié le 02 avril 2012

Le sang des victimes du tueur de Toulouse est à peine sec que déjà une certaine littérature s'est emparée de l'événement, non pas pour le penser, mais pour s'en parer...comme si Mohamed Merah pouvait être le héros sulfureux d'un temps égaré. Ainsi Le Monde, dans son supplément littéraire du 30 mars 2012, prête ses pages pour produire un récit fictionnel proposant au lecteur de s'installer dans la tête de Mohamed Merah. Salim Bachi, l'auteur du texte présente au lecteur ce qui pourrait constituer les éléments psychiques, culturels et idéologiques ayant mené Merah à commettre ses crimes. Dans un style littéraire très novlangue des banlieues, Salim Bachi/Mohamed Merah exhibe ses haines, ses frustrations, son apocalypse personnelle. Au fond, ce brave garçon serait devenu enragé

parce que son désir d'être au monde aurait été cassé, brisé, souillé par l'accumulation des barrières ayant interdit son épanouissement. Désespéré par tant de mises à l'écart, cet homme révolté finit par trouver la seule voie qui se serait ouverte à lui. Ben Laden serait ce héros modèle, émancipateur capable de niquer l'Amérique, la France et bien sur Israël ennemis jurés des déshérités et des musulmans.

Bien sûr, Le Monde a pris ses précautions. L'éditorial de Jean Birnbaum propose une mise en garde : c'est sous l'angle de la littérature que cette « prosopopée » est proposée au lecteur. Le mot est compliqué, réservé aux initiés des belles lettres, comme si cette figure de style donnait une caution à un texte obscène. Il est certain que d'autres « prosopopées » d'Hitler, de Goebbels, des Einsatzgruppen, de Staline, de Mengistu pourront alimenter un genre littéraire promis à un bel avenir. Il coïncide bien avec l'air du temps. Bien sûr, Le Monde a donné la parole, heureusement, à d'autres auteurs, néo conservateurs, de surcroît, qui refusent cet élégant cynisme. Olivier Rolin et Marc Weitzmann se refusent à psychologiser ou à sociologiser les gestes de Merah. Ils refusent tout autant l'excès de mots, de citations d'auteur, pour interpréter, commenter. « La littérature, ce sera pour après » écrit Olivier Rolin et il a bien raison. Cependant la mise en page du Monde pourrait aussi donner à penser autre chose. En première page, un montage digne de l'emballage d'un jeu vidéo de guerre, donne à voir, de manière entremêlée, armes, Ben Laden et explosions. En page 2, au milieu du texte de Rolin, une illustration a l'allure d'une peinture abstraite. Il s'agit d'une photo présentant les « impacts de balles sur l'immeuble où était retranché Merah » Cette image semble irréaliste. Seul la légende, à la graphie toute petite, informe de sa nature exacte. Cet objet, à l'apparent statut esthétique ne dit pas la violence des faits.

Au bout du compte, à quoi rime cet ensemble ? Fallait-il se jeter sur l'événement pour l'esthétiser, le transformer en roman avec le méchant, mort au combat les armes à la main, pour héros ? Et pourquoi ne pas s'être mis dans la tête de celle qui a perdu en un jour son mari et ses deux petits enfants ? Ou dans la tête de la petite fille de sept ans que le tueur a traîné par les cheveux avant de lui mettre de sang froid, une balle dans la tête ? Le Monde a préféré donner la parole à Jean Genet plutôt qu'à Edmond Rostand pour dire la laideur de l'époque. En ce sens, ils collent au réel. Fallait-il pour autant en faire la promotion au lieu de hurler d'indignation ? L'indignation, n'est elle pas la vertu à la mode qui devrait changer le monde ? Pour certains, cette vertu est sélective car on entend ici et là que tout cela ne serait pas arrivé si Israël ne faisait pas subir aux Palestiniens le joug de l'apartheid.

Au fond, Le Monde reste fidèle à une ancienne ligne éditoriale qui qualifiait déjà « d'enfant colon » un garçon de douze ans assassiné par des terroristes palestiniens en l'an 2000. A l'époque, il ne s'agissait pas de littérature mais de commenter des faits. Quand elle se drape dans l'ignominie la littérature n'en reste pas moins ignoble. Et pour être « un-jeune-des-banlieues », Mohamed Merah n'en reste pas moins le représentant criminel du lumpen islamo-fasciste des banlieues.

Merah : la littérature peut tout dire Et tant pis si ça fait mal...

Publié le 03 avril 2012

Je comprends, pour tout dire, l'indignation de Jacques Tarnero sur le supplément littéraire du Monde qui a demandé à un écrivain de fictionnaliser l'affaire Mohamed Merah, celui-ci choisissant le procédé du monologue intérieur pour écrire son texte. Les corps des victimes reposent à peine qu'elles deviennent déjà l'objet d'une fiction, d'un récit.

C'est évidemment trop rapide et l'on peut penser qu'un certain délai de décence n'est pas respecté. Mais qui fixe ce délai ? Apparemment, on demande ici à la littérature ce qu'on n'a pas demandé aux commentateurs politiques et médiatiques. Mais passons...

A partir de quand l'écrivain a-t-il le droit de s'emparer de l'horreur contemporaine en prenant le point de vue du monstre plutôt que celui des victimes, ou en adoptant ce qu'on appelle la focalisation externe, c'est-à-dire en choisissant le point de vue d'un narrateur externe qui serait neutre. Neutralité évidemment factice et illusoire, voire menteuse car l'agencement même de la narration proposera implicitement la vision de l'auteur. Et en littérature comme en cinéma, comme le disait justement Godard, tout montage renvoie à une métaphysique.

Si l'on n'accepte pas que l'écrivain soit le porteur de la mauvaise nouvelle et non l'accompagnateur anxio-lytique de nos moments d'ennui, il finit par arriver à l'écrivain ce qui est arrivé à Pasolini sur une plage d'Ostie en 1975 : on l'assassine. A force de dire des choses désagréables, choquantes, obscènes, scandaleuses sur son temps, à force de faire le travail du négatif pour une société qui a tendance à se trouver si belle en ce miroir, certains préfèrent toujours confondre le messager et le message, comme

dans l'Antiquité.

Et c'est là que les propos de monsieur Tarnero me semblent le plus critiquables, il généralise cette initiative journalistique, certes prématurée, pour nous proposer de manière implicite un Yalta pour la littérature : il y aurait une partie de la réalité sur laquelle la littérature aurait le droit de s'exprimer et une autre qui ne serait pas de son ressort. Il déclare, par exemple, « Il est certain que d'autres « prosopopées » d'Hitler, de Goebbels, des Einsatzgruppen, de Staline, de Mengistu pourront alimenter un genre littéraire promis à un bel avenir. »

Pour commencer, ce genre littéraire existe déjà. Ce n'est d'ailleurs pas un genre littéraire, c'est la volonté d'écrivains, parfois, de cesser de faire de la littérature un exercice nombriliste comme l'autofiction, pour affronter l'horreur de l'intérieur, c'est-à-dire en se branchant de manière directe sur la psyché d'êtres humains qui ont échappé à l'humanité commune par leurs actes. On pourra penser récemment au Littell des Bienveillantes mais aussi aux romans de James Ellroy, comme Un tueur sur la route.

Allons plus loin : je crois même que si un jour, on peut comprendre quelque chose à qui fut Mohamed Merah, il y aura évidemment besoin de la psychologie, de la sociologie, de l'histoire, de la criminologie, du journalisme d'investigation. Pourtant quelque chose nous échappera, encore et encore. La littérature, qui est tout ce que nous venons de citer plus quelque chose d'autre, de mystérieux, d'innommable (à tous les sens du terme), elle peut répondre à cette interrogation, peut proposer une vérité qui si elle n'est pas la Vérité avec un grand V, a au moins le mérite d'exister quand tous les autres discours se contentent malgré tout de constats ou donnent des explications en rapport avec des grilles préétablies.

J'ai également été un peu gêné par la façon dont Jacques Tarnero a présenté l'exercice littéraire de Salim Bachi, en écrivant « Salim Bachi/Mohamed Merah ». Cette confusion entre l'auteur et le narrateur, entre le Je du signataire et le Je fictionnel permet tous les procès en sorcellerie en ce qui concerne les écrivains, qui en ont connu d'ailleurs un certain nombre ces dernières années comme par exemple Régis Jauffret à propos de l'affaire du banquier Stern.

Renaud Camus, nous l'avons déjà dit dans ces colonnes, a plusieurs fois parlé dans son Journal d'un projet de livre, L'ombre gagne où il serait question d'un narrateur pédophile et antisémite, s'exprimant à la première personne et sans qu'il n'y ait jamais, puisque nous sommes dans le monologue intérieur, le moindre jugement moral. Il se refuse à le mener à terme car un tel livre, justement, n'est plus acceptable par une époque qui veut que le roman soit comme tout le reste, moral.

Le problème est que le roman n'est pas moral. Ce n'est pas son affaire. Et c'est à ce titre que Mohamed Merah est un personnage de roman.